

Veilleurs de l'ombre

Chapitre 1 – L'appel d'Amina

Amina Bacar descend du bateau qui relie Dzaoudzi à Mamoudzou, sac sur l'épaule, lunettes noires sur le nez. Il est 9 heures, le soleil tape déjà fort sur la place du marché. Elle inspire profondément l'air humide et salé de Mayotte, son île natale. Quinze années qu'elle l'avait quittée pour rejoindre l'armée. Elle en revient changée, forte d'une carrière dans les forces armées françaises, mais surtout portée par une conviction : ici, sur cette île qu'elle aime tant, il faut agir. La sécurité devient un sujet brûlant, et elle sait qu'elle peut apporter quelque chose.

À Tsoundzou, dans la maison familiale qu'elle retape peu à peu, elle monte son projet. Mahora Sécurité, c'est le nom qu'elle choisit pour créer sa société de sécurité. Sobre, clair, et surtout ancré dans le territoire. Elle contacte la préfecture, déclare son activité, cherche un local à Mamoudzou et entame les démarches pour obtenir son agrément. Un ami d'enfance, aujourd'hui comptable, l'aide à monter le business plan. Elle veut créer de l'emploi local, encadrer des jeunes, leur transmettre ce qu'elle a appris.

Une semaine plus tard, elle diffuse une annonce sur les réseaux sociaux, les panneaux des mairies et dans les maisons de quartier : « Recrutement pour agents de prévention et de sécurité – formation offerte – engagement, sérieux et respect requis ». En quelques jours, elle reçoit plus de cinquante candidatures. Certains jeunes viennent en tongues, d'autres en costard trop grand, mais tous ont le regard brillant d'espoir.

Le jour J, la salle polyvalente de Passamaïnty est pleine. Amina monte sur l'estrade avec assurance. Elle ne sourit pas tout de suite. Elle les regarde un à un.

Puis elle commence :

- « Bonjour. Je m'appelle Amina Bacar. J'ai servi l'armée pendant 15 ans. Aujourd'hui, je veux servir ici. Pas avec des armes, mais avec de la vigilance, de l'écoute et de la discipline. »

Silence. Quelques chuchotements. Elle continue :

- « La sécurité, ce n'est pas du cinéma. Ce n'est pas faire peur avec une matraque ou bomber le torse. C'est observer, analyser, agir au bon moment. C'est être là pour prévenir, rassurer, protéger. »

Les candidats écoutent, un peu surpris par ce ton direct. Amina fait passer des petits entretiens en groupe. Elle évalue le sérieux, le regard, la façon de s'exprimer.

Parmi les candidats, elle retient cinq profils :

- Youssouf Madi, 29 ans, ancien agent de sécurité dans un centre commercial à Marseille. Il est revenu à Mayotte pour s'occuper de sa mère diabétique. Barbu, posé, avec un regard franc.
- Halima Soilihi, 32 ans, deux enfants à charge. Ancienne caissière, elle a perdu son emploi à la suite de la fermeture d'un supermarché. Déterminée, elle parle peu mais avec conviction.
- Rachid Djoumoi, 23 ans, grand sportif, fraîchement diplômé d'un DUT en STAPS à La Réunion. Il rêve de devenir coach, mais n'a pas trouvé de débouché. Il voit dans ce métier un premier pas.
- Issa Abdou, 41 ans, l'aîné du groupe. Expérience de vigile de nuit à Petite-Terre pendant dix ans, puis mis au chômage. Calme, discret, il impressionne par sa stabilité.
- Et un cinquième, Hassane, quant à son profil vous le découvrirez au fil de l'histoire.

Amina les regarde droit dans les yeux avant de conclure la session :

— « Si vous me suivez, ce sera exigeant. Vous devrez apprendre, vous entraîner, changer vos habitudes. Mais je vous promets une chose : ici, personne ne sera laissé de côté. »

Les regards se croisent, hésitent, puis s'affermissent. Halima lève la main :

— « On commence quand ? »

Amina sourit, enfin.

— « Demain, 8h. Venez habillés pour bouger, et avec un carnet. La sécurité, ça commence par l'organisation. »

Les cinq futurs agents sortent de la salle lentement, un mélange d'enthousiasme et d'appréhension dans le ventre. Chacun sent confusément que leur vie est peut-être en train de changer. Quant à Amina, elle reste seule quelques minutes dans la salle vide. Elle regarde les chaises empilées et murmure :

— « On va faire quelque chose de bien. »

Chapitre 2 – Formation express

Le lendemain matin, à 7h45 précises, Amina est déjà dans les locaux modestes de Mahora Sécurité, un petit bâtiment loué près du rond-point de la barge. Une salle vide, une table, quelques chaises, un tableau blanc. Elle a écrit en grand au feutre noir : “DISCRÉTION – MAÎTRISE – PRÉSENCE”. Ce sont les trois piliers de sa vision du métier.

À 8h, les quatre recrues arrivent les unes après les autres. Halima est la première, habillée sobrement, carnet à la main. Youssouf arrive en jean et polo, l’air concentré. Rachid, toujours en jogging de sport, serre la main d’Amina avec énergie. Issa ferme la marche, silencieux comme à son habitude, mais attentif à tout. Amina les fait asseoir, puis elle entre dans le vif du sujet.

— « Trois semaines de formation. C’est peu. Mais si vous êtes sérieux, ça suffira. On va parler de loi, de sécurité incendie, de communication, de gestes de premiers secours. Vous allez apprendre à observer, à anticiper, à réagir. Pas à frapper. À éviter que ça dégénère. »

Le ton est posé, mais ferme. Amina distribue un petit livret à chacun : un condensé des obligations légales, des rôles d’un agent de sécurité, et un planning détaillé. À 9h, elle accueille leur formateur : Monsieur Bézard, un ancien gendarme installé à La Réunion, venu pour l’occasion. Lunettes carrées, polo blanc, démarche rigide. Il les jauge immédiatement.

— « Bonjour. Vous n’êtes pas là pour devenir des cow-boys. Vous êtes là pour comprendre que dans ce métier, la force, c’est la tête. Pas les bras. »

La matinée est consacrée à la loi. Les articles du Code de la sécurité intérieure, la carte professionnelle, la neutralité, la non-intervention armée. Certains prennent des notes frénétiquement, d’autres sont perdus. Halima, peu habituée à ce langage juridique, fronce les sourcils. Amina lui glisse discrètement une fiche simplifiée. Elle la remercie d’un petit signe de tête.

L’après-midi, place à la pratique. Scénarios de contrôle d’accès, gestion d’un conflit verbal, vérification de badge. Rachid s’en sort bien, rapide et fluide. Halima hésite, bafouille. À la fin d’un exercice, elle se trompe de protocole et panique.

— « Je suis nulle... » souffle-t-elle.

Youssouf, à côté d’elle, pose sa main sur son épaule :

— « C’est en se trompant qu’on apprend. Tu vas y arriver. »

Le deuxième jour, ils abordent les gestes de premiers secours. Mises en situation avec des mannequins, exercices de massage cardiaque, position latérale de sécurité. Halima, cette fois, se révèle.

— « J’ai fait ça une fois quand mon fils s’est étouffé. ». Sa précision surprend même le formateur.

Issa, toujours discret, observe tout, prend peu la parole mais exécute chaque tâche avec méthode. Bézard le remarque.

— « Vous ne parlez pas beaucoup, mais vous avez l’œil. C’est bien. »

Les jours passent. À la fin de la première semaine, ils effectuent une ronde de nuit simulée dans un entrepôt désaffecté mis à disposition par un partenaire. Silence, torches, talkie-walkie. Le moindre bruit prend de l’ampleur. Le cœur bat plus vite. Halima sursaute à chaque craquement. Rachid s’amuse presque de la situation. Youssouf reste concentré. Issa signale une porte mal fermée. Amina les observe de loin, évalue, note.

Chaque soir, Amina fait un débrief avec eux. Elle note les progrès, mais aussi les manques.

— « Ce n’est pas parce que vous avez un badge que les gens vont vous respecter. C’est votre attitude qui va leur donner confiance. Le respect, ça se gagne. »

La troisième semaine, ils apprennent à rédiger un rapport d’incident. Amina insiste :

— « Vos mots ont une valeur légale. Un bon rapport, c’est clair, factuel, sans jugement. »

Les fautes d’orthographe fusent, mais elle reste patiente. Elle leur imprime des modèles, leur fait corriger, recommencer. Halima peine, mais elle s’accroche. Youssouf la soutient, Rachid aussi.

Le dernier jour, Amina leur remet un badge provisoire. Elle les regarde un à un, visiblement émue.

— « Vous n’êtes plus des candidats. Vous êtes des agents en formation. Le terrain vous attend. Et il ne vous fera pas de cadeaux. Mais vous êtes prêts à apprendre. »

Ils se lèvent, un à un. Il y a des regards complices, de la fierté discrète. Quelque chose d’essentiel vient de se construire.

Chapitre 3 – Premiers pas sur le terrain

C'est un vendredi après-midi, au siège de Mahora Sécurité. Amina entre dans la salle de réunion avec une feuille à la main et un sourire inhabituel aux lèvres.

— « On a notre premier contrat. »

Les regards s'illuminent. Rachid tape dans ses mains. Halima esquisse un petit sourire. Même Issa redresse les épaules.

— « Il s'agit d'un concert de musique urbaine qui aura lieu demain soir au terrain de sport de Cavani. C'est un événement gratuit, très fréquenté par les jeunes. L'organisateur a peur des débordements. À nous d'assurer une présence préventive et rassurante. »

Elle déroule le plan de sécurisation : contrôle à l'entrée, surveillance périmétrique, ronde mobile à l'intérieur du site. Elle distribue les affectations.

— « Youssouf et Halima, vous serez au filtrage à l'entrée. Rachid, tu feras la patrouille mobile à l'intérieur, tu bouges en permanence. Issa, tu restes côté scène, c'est là que les artistes sortent et entrent. Je serai en coordination générale. »

Le lendemain, à 17h, toute l'équipe est sur le terrain. Ils portent pour la première fois l'uniforme bleu nuit de Mahora Sécurité, flanqué du logo brodé sur la poitrine : un manguier stylisé, symbole de stabilité. Amina vérifie les talkies, les badges, les torches. Elle distribue des bouteilles d'eau.

— « On reste professionnels, quoi qu'il arrive. Pas de panique, pas d'agitation. »

À 18h, les premiers spectateurs arrivent. Des jeunes de 15 à 25 ans, beaucoup en groupe. Certains plaisantent, d'autres testent la patience des agents.

— « Wé, laisse-moi passer, cousin, je n'ai rien sur moi ! » lance un jeune à Youssouf.

Mais Youssouf garde son calme :

— « Le respect, c'est des deux côtés. Ouvre ton sac, frère. C'est pour la sécurité de tout le monde. »

Halima, un peu tendue au début, se détend au fil des contrôles. Elle sourit, rassure, parle avec douceur. Une adolescente, perdue et en larmes, vient la voir. Elle ne retrouve plus son frère.

— « Viens avec moi, on va le chercher ensemble. »

Rachid, lui, patrouille dans la foule. Il repère deux groupes de jeunes qui commencent à se provoquer. Des regards noirs, des épaules qui s'élargissent. Il intervient sans agressivité.

— « Salam les gars, ce soir on vient kiffer la musique, pas faire la guerre. Si y’a un souci, on le règle demain ailleurs, d’accord ? »

Les jeunes se regardent, puis reculent. Rachid leur serre la main. Tension désamorcée.

Vers 21h, Issa repère un sac abandonné près d’un poteau. Il ne touche à rien, appelle Amina.

— « On va pas jouer les héros. » dit-elle en s’approchant.

Elle contacte la police municipale. Le sac est récupéré. Il s’agissait d’un sac volé à une spectatrice, avec téléphone et papiers.

À 23h, le concert se termine sans incident majeur. Amina rassemble son équipe à l’écart.

— « Vous avez été bons. Très bons. »

Chacun est épuisé, mais le cœur gonflé de fierté. Pour la première fois, ils ont vécu ensemble ce que signifie « être là », dans le réel, dans la tension, dans le lien avec la population.

— « On a encore beaucoup à apprendre », dit Issa, humblement.

— « Oui. Mais on a commencé. Et ça, c’est énorme », répond Amina.

Ils rentrent en silence, bercés par le ronron du véhicule de service. Ce soir, ils ont fait leurs premiers pas dans la vraie vie d’agents de prévention. Et ils ont tenu debout.

Chapitre 4 – L’incendie du marché

Il est 4h27 du matin lorsqu’Amina reçoit l’appel. Une voix paniquée au téléphone :
— « Le marché couvert de Mamoudzou est en feu ! Les pompiers arrivent, on a besoin de vous pour sécuriser ! »

Elle bondit hors de son lit, attrape sa tenue d’intervention et compose immédiatement un message sur le groupe WhatsApp :

URGENCE – Incendie marché couvert – Rendez-vous immédiat sur site – Agents disponibles, confirmez !

Youssef répond en moins d’une minute. Rachid suit. Issa aussi, toujours laconique : « En route ». Halima est absente : elle garde ses enfants ce week-end. Amina saute dans son pick-up. La ville dort encore, mais une lueur rougeâtre perce l’horizon.

En arrivant, la scène est chaotique. Des flammes léchent le toit en tôle du marché, la fumée est épaisse, des marchands sont en pleurs. Les pompiers déploient leurs tuyaux, et la police municipale essaie tant bien que mal de contenir les badauds.

Amina enfile son gilet fluo et rejoint le chef de colonne des pompiers.

— « On se positionne sur le périmètre. Trois agents pour sécuriser, éloigner les curieux et guider les secours. »

Elle appelle ses agents.

— « Youssef, tu prends le côté nord, là où arrivent les gens du quartier M’Gombani. Rachid, côté rue du commerce. Issa, tu restes avec moi à l’entrée principale. On empêche tout le monde de passer. »

Les minutes sont longues. Des gens crient, certains tentent de courir vers leur étal pour sauver des affaires. Une vieille vendeuse supplie :

— « Mes balances ! Mon argent est dedans ! ».

Rachid tente de la calmer. Il la prend doucement par le bras et l’écarte de la zone dangereuse. Il sent son angoisse, mais ne lâche pas :

— « Vous êtes vivante. C’est l’essentiel. Le reste, on verra après. »

Youssef, de son côté, bloque un homme furieux, qui vocifère contre « l’État, les pompiers, les autres vendeurs ». Il garde son calme, pose une main sur son épaule, regarde droit dans les yeux.

— « Frère, je te comprends. Mais là, faut pas rajouter à la confusion. »

Le feu est maîtrisé après deux heures de lutte. Une partie du marché est détruite. Des sacs calcinés, des fruits carbonisés, l'odeur âcre du plastique fondu. Amina fait le tour avec la police. Une des portes d'accès a été forcée. Le feu a démarré près d'un stand vide.

Le commissaire soupçonne un acte criminel. Il demande à Amina si ses agents ont vu quelque chose. Issa, toujours attentif, se souvient d'un groupe de jeunes qui rôdaient dans le secteur les soirs précédents.

— « On ne les a pas identifiés, mais ils traînaient là, plusieurs soirs. »

Amina prend note, transmet à la police. Le marché est désormais sous surveillance renforcée. Amina propose d'assurer des rondes nocturnes dans les jours qui suivent. Le directeur du marché accepte.

Le lendemain, la presse locale titre :

“Incendie au marché : les agents de Mahora Sécurité salués pour leur sang-froid.”

Youssef montre l'article à Halima, qui n'a pas pu être là. Elle lit en silence, puis souffle :

— « J'aurais voulu être là. »

— « T'en auras d'autres. Et t'es avec nous, même quand tu n'es pas là », lui répond Rachid.

L'équipe ressent quelque chose de nouveau : la reconnaissance. Mais aussi le poids de la responsabilité. Ils ne sont plus des figurants. Ils sont dans le réel. Et ce réel brûle parfois.

Chapitre 5 – Menaces et tensions

Depuis l'incendie du marché, Mahora Sécurité a vu sa notoriété grimper. Amina reçoit des appels presque tous les jours : petits commerçants, directeurs d'établissements, organisateurs d'événements. Mais ce matin-là, c'est un appel plus sérieux qui l'interpelle : le proviseur du lycée de Kawéni souhaite un renfort de sécurité. Des tensions entre bandes extérieures et élèves internes s'intensifient. Plusieurs bagarres ont déjà éclaté à la sortie.

Amina se rend sur place le jour même. Le proviseur, un homme las au regard inquiet, l'accueille avec un soupir :

— « On ne peut plus continuer comme ça. Ces jeunes ne sont même pas du lycée. Ils viennent provoquer, chercher les embrouilles. On craint que ça finisse mal. »

Amina accepte la mission. Dès le lendemain, Halima et Rachid sont postés à l'entrée du lycée à 7h30. Vêtus de leur gilet, talkie à la ceinture, ils observent la foule des adolescents qui arrivent par grappes. Beaucoup d'énergie, de cris, de bousculades. Mais ce ne sont pas eux qui posent problème. C'est ce petit groupe qui rôde au coin de la rue, capuches relevées, attitudes provocantes.

— « On ne fait rien pour l'instant. On observe. Et surtout, on reste visibles », souffle Halima à Rachid.

Les premiers jours se passent sans accroc. Leur simple présence suffit à maintenir une certaine distance. Ils discutent avec les élèves, installent un climat de confiance. Halima, qui a deux enfants en collège, sait parler aux jeunes. Elle sourit, pose des questions, se fait appeler « tata sécurité ».

Mais un soir, alors qu'Issa prend la relève pour le dernier quart, la situation dégénère. Il est 17h10. Un petit groupe de jeunes s'approche du portail. Ils n'ont rien à faire là. L'un d'eux s'approche d'Issa, le fixe dans les yeux.

— « T'es qui, toi, pour nous dire où on passe ? »

Issa ne bouge pas, ne hausse pas la voix. Il reste droit, les mains visibles.
— « Moi, je suis là pour que personne ne se fasse frapper, ni vous, ni les autres. »

Un autre jeune crache au sol devant lui. L'ambiance devient électrique. Heureusement, deux enseignants sortent du bâtiment et viennent s'interposer. Les jeunes s'éloignent en lançant des insultes.

Amina arrive en renfort dix minutes plus tard. Elle trouve Issa calme, posé, mais marqué.

— « Tout va bien ? »

— « Oui. J'ai eu peur, mais je ne leur ai pas montré. »

— « C'est ça, être professionnel. »

Le soir même, l'équipe se réunit pour un débriefing. Rachid est choqué d'apprendre ce qui s'est passé.

— « S'ils touchent à Issa, ils peuvent tous nous viser. »

Mais Amina tempère :

— « Justement. C'est dans ces moments-là qu'il ne faut pas tomber dans la colère. La peur, oui. C'est normal. Mais la maîtrise, c'est notre force. »

Elle décide d'alterner les équipes, de varier les horaires, et surtout de renforcer la coordination avec la police municipale.

Le lendemain, les jeunes provocateurs sont absents. Leur absence n'est pas un soulagement : c'est un répit. L'équipe le sait. Le danger n'est pas permanent, mais il est toujours possible.

— « On ne gagnera pas tous les jours. Mais on sera là, tous les jours », conclut Halima.

Chapitre 6 – Le vol à la zone Nel

Il est 22h15 lorsque le téléphone professionnel d'Amina sonne. Elle reconnaît immédiatement le numéro : celui de Monsieur Dabo, responsable logistique d'une entreprise de matériaux dans la zone industrielle de Nel, à l'entrée de Kawéni.

— « Madame Bacar, bonsoir. On a eu deux intrusions cette semaine, des câbles ont disparu, et un groupe électrogène aussi. On a besoin de vous, dès ce soir si possible. »

Amina n'hésite pas. Elle active immédiatement une ronde mobile. Halima et Youssouf, tous deux disponibles, montent dans le véhicule de service. C'est la première mission de surveillance de nuit en binôme.

À 23h, ils arrivent sur le site. Les lieux sont vastes, mal éclairés, bordés d'un grillage fatigué. Des conteneurs, des empilements de tuyaux, des bâtiments désaffectés, une atmosphère lourde et silencieuse.

— « Tu prends la gauche, je prends la droite. On reste en contact radio toutes les 5 minutes », dit Youssouf.

Halima hoche la tête. Elle a le cœur qui bat vite. La nuit noire, les bruits d'animaux, les ombres mouvantes rendent la vigilance plus intense. Elle allume sa torche, inspecte les grillages.

Soudain, un bruit métallique à l'arrière du dépôt. Elle s'accroupit, observe. Deux silhouettes sautent à l'intérieur du périmètre. Des jeunes, visiblement, qui portent un sac. Elle parle dans le talkie :

— « Ici Halima. Mouvement suspect côté est. Deux individus dans l'enceinte. »

Youssouf répond aussitôt :

— « Rejoins-moi par la sortie nord. On les intercepte ensemble. Pas de geste brusque. »

Ils se retrouvent derrière un conteneur. Les deux jeunes fouillent dans une caisse métallique. Youssouf allume sa torche et s'avance lentement.

— « Stop ! Mahora Sécurité. On ne bouge pas. »

Les deux adolescents sursautent. L'un lâche le câble qu'il tenait, l'autre lève les mains.

— « Pardon, monsieur... on voulait juste revendre... on n'a plus rien à manger... »

Halima arrive à son tour, torche braquée. Elle reste figée. Elle voit le visage du plus jeune. Il ne doit pas avoir plus de 13 ans.

— « Youssouf, on fait quoi ? On appelle la police ? »

Youssef regarde les jeunes, puis Halima. Il réfléchit un instant.

— « Non. On les laisse partir. On note leurs visages, leur direction. On fera un rapport demain. »

Les deux adolescents reculent, puis s'enfuient à travers le grillage. Halima reste interdite.

De retour dans le véhicule, elle soupire.

— « Tu penses qu'on a bien fait ? »

— « On a évité qu'ils prennent un coup de matraque ou un casier. Et on a fait comprendre qu'on les a vus. »

Le lendemain, Amina lit leur rapport sans faire de commentaire pendant quelques minutes. Puis elle les regarde.

— « Vous avez pris une décision sur le terrain. C'est ça, être responsable. Il faut parfois évaluer le danger, la portée, le contexte. Et agir pour éviter le pire. »

Elle propose au client un renforcement du grillage et des rondes à intervalles irréguliers. Le site sera mieux protégé, sans escalade de violence.

En sortant du bureau, Halima dit à Youssef :

— « J'ai compris aujourd'hui que ce travail, c'est plus que juste surveiller. C'est aussi juger. Et c'est lourd. »

— « Oui. Mais on le porte à deux. »

Chapitre 7 – La grande fête communale

La commune de Dembéni prépare un événement exceptionnel : la fête de la jeunesse mahoraise. Le terrain communal a été réaménagé pour l'occasion : chapiteaux, stands associatifs, podiums de danse, concours de slam, tournoi de football... Les organisateurs attendent plus de 2 000 personnes sur deux jours.

La mairie fait appel à Mahora Sécurité pour assurer la prévention, la surveillance, et le soutien aux services d'urgence. Amina voit dans cette mission une belle opportunité : non seulement elle mettra son équipe en lumière, mais elle souhaite aussi tester la réactivité du groupe sur un événement de grande ampleur.

— « Cette fois, on bosse en partenariat avec la gendarmerie, les pompiers, les agents de la commune. C'est du sérieux. Préparez vos chaussures ! » lance-t-elle avec humour lors du briefing.

Elle établit des rôles précis :

- Halima et Issa sur la surveillance des entrées,
- Youssouf et Rachid en patrouille mobile,
- Amina en coordination avec les secours et les autorités,
- Et deux jeunes recrues, Zena et Aadil, sur la zone enfant et les stands.

Le jour J, dès 9h du matin, la foule commence à affluer. Le soleil cogne fort, les enceintes résonnent dans toute la vallée. L'ambiance est festive, joyeuse, colorée. Les premiers couacs arrivent vite : un embouteillage à l'entrée, un stand d'alimentation qui manque de personnel, un groupe de jeunes qui jouent un peu trop avec un ballon...

Mais l'équipe tient. Amina circule entre les zones, passe par les talkies, rassure les organisateurs :

— « On gère. Respirez. Laissez-nous faire notre travail. »

À 14h, la température monte encore. Plusieurs enfants se perdent dans la foule. Zena, qui surveillait la zone de jeux, attrape le micro du podium :

— « Tous les parents de Aïna, 4 ans, tee-shirt jaune, sont priés de venir à la tente blanche. »

La petite fille pleure, mais Zena reste à sa hauteur, lui parle doucement. Quelques minutes plus tard, la mère arrive en courant, en larmes.

— « Merci, ma sœur. Que Dieu vous bénisse. »

Pendant ce temps, Halima et Issa ont affaire à un problème plus délicat. Un groupe de jeunes, visiblement éméchés, tente de forcer l'entrée par l'arrière. Ils crient, provoquent, cherchent la bagarre.

Halima s'interpose avec calme :

— « Ce n'est pas votre jour, les gars. Revenez demain, sobres, et on en reparle. »

L'un des jeunes lève la main, mais Issa surgit juste derrière. Sa présence suffit. Les jeunes reculent, puis partent en ricanant.

Le soir, alors que le soleil se couche sur les manguiers, Amina rejoint les équipes près du podium. Elle s'assoit sur une caisse vide et regarde les gens danser. Un petit groupe d'adolescents scande un texte en shimaoré sur la paix, la solidarité, la force des femmes.

— « C'est pour nous, ça », sourit Halima en s'essuyant le front.

— « Oui. Ils ne savent pas à quel point on est là pour eux. Mais ça viendra », répond Amina.

Elle lève les yeux. Dans le ciel, les premières étoiles s'allument.

Chapitre 8 – Soupçons au chantier de Tsararano

Le matin est chaud et lourd quand Amina reçoit un appel du chef de chantier d'un projet de logements sociaux à Tsararano. Plusieurs plaintes sont remontées ces dernières semaines : matériel disparu, véhicules déplacés sans autorisation, présence suspecte de personnes non identifiées en dehors des heures de travail.

— « On a besoin de gens sérieux. On ne peut pas se permettre d'arrêter le chantier. Le retard coûterait trop cher. »

Amina dépêche Rachid et Issa sur le terrain. Ils sont en uniforme, talkie chargé, et arrivent au milieu d'un ballet de camions, d'ouvriers en gilet fluo et de bétonnières vrombissantes.

Le chef de chantier, un Réunionnais nommé Mickaël, les accueille.

— « Merci d'être venus. J'ai prévenu les gars. Certains vous regarderont de travers, ils n'aiment pas l'idée d'être surveillés. »

Issa hausse les épaules :

— « On n'est pas là pour faire plaisir. On est là pour faire régner l'ordre. »

Pendant plusieurs jours, Rachid et Issa organisent des rondes discrètes, observent les comportements, vérifient les badges. À plusieurs reprises, ils surprennent des ouvriers qui quittent leur poste plus tôt que prévu ou utilisent des outils pour des usages personnels.

Mais un soir, tout change.

À 18h45, alors que la lumière baisse, Rachid aperçoit un pick-up blanc à l'arrêt près de la zone de stockage. Il prend des photos, appelle Issa. Les deux s'approchent discrètement. Un homme – qui n'est pas salarié du chantier – est en train de charger des rouleaux de câble dans son coffre.

— « STOP ! Agent de sécurité. Coupez le moteur. »

L'homme tente de démarrer, mais Issa s'est déjà mis devant le véhicule. La situation est tendue. Rachid filme la scène, envoie une alerte à Amina. L'homme descend finalement du véhicule, nerveux.

— « Je faisais juste une livraison... c'est un malentendu... »

— « Vous livrez quoi, monsieur ? Et à qui ? » demande Issa.

L'homme n'a pas de réponse.

La gendarmerie arrive 20 minutes plus tard. Grâce aux images prises par Rachid, l'individu est identifié : il s'agit d'un cousin d'un sous-traitant, connu pour des petits trafics dans le sud de l'île.

Le lendemain, le chef de chantier convoque tous les ouvriers et les sous-traitants. Il remercie Mahora Sécurité publiquement :

— « Grâce à leur vigilance, on a évité une perte énorme. Et surtout, on a vu que certains jouent double jeu. À partir de maintenant, plus de badge, plus d'accès. »

Amina, venue elle aussi, en profite pour adresser quelques mots :

— « Nous ne sommes pas là pour fliquer. Nous sommes là pour protéger votre travail, votre outil de vie. Un chantier, c'est l'effort collectif. Et ça, ça se respecte. »

En repartant, Issa dit à Rachid :

— « Tu vois, on ne porte pas d'arme. Mais on fait reculer les voleurs quand même. »

Rachid sourit :

— « Et on protège du béton comme si c'était de l'or. »

Chapitre 9 – La soirée tendue au marché de Hamjago

Le marché de Hamjago, l'un des plus animés de Mayotte, est un lieu de rencontres, d'échanges, mais aussi parfois de tensions. Entre les étals de fruits exotiques, de poissons frais, et les vendeurs ambulants, les petits conflits ne sont pas rares, surtout quand la foule grossit en fin de journée.

Ce samedi, l'équipe de Mahora Sécurité est mobilisée pour assurer la prévention et la tranquillité dans ce grand bazar. Amina a réparti ses agents en plusieurs points stratégiques :

- Halima et Zena surveillent l'entrée principale,
- Youssouf et Rachid patrouillent entre les allées,
- Issa reste en liaison avec Amina, qui coordonne depuis le bureau de la mairie.

Vers 17h, alors que la lumière commence à baisser et que les rues s'encombrent, un incident éclate près d'un étal de bijoux faits main. Un vendeur accuse un client de tentative de vol. Les voix s'élèvent, les passants s'arrêtent, et la situation menace de dégénérer.

Youssouf et Rachid s'approchent rapidement. Youssouf essaie de calmer les esprits :
— « Calmez-vous, s'il vous plaît. Que s'est-il passé exactement ? »

Le client, un jeune homme du quartier de M'Tsapéré, nie les faits, tandis que le vendeur reste ferme. La foule grossit, certains prennent parti, d'autres filment avec leurs téléphones.

Soudain, un coup part, un cri retentit : une bousculade s'engage. Rachid intervient, posant une main ferme sur l'épaule du jeune homme :
— « Doucement, je vous prie. Pas de violence. »

Halima arrive en renfort, séparant les protagonistes. Avec calme et fermeté, elle demande les papiers d'identité. Le client finit par avouer avoir pris un bracelet sans payer, mais explique qu'il voulait l'offrir à sa sœur malade.

— « Ce n'est pas une raison pour voler », lui répond Halima, « mais on va trouver une solution. »

Amina arrive sur place. Elle propose un compromis : le client remboursera le bijou et participera à un atelier d'aide à la gestion du budget proposé par une association locale.

Cette proposition est acceptée, calmant la foule. Le vendeur récupère son bien, le jeune homme est apaisé.

Plus tard, en réunion de débriefing, Amina souligne :

— « Ce travail, c'est aussi du dialogue. Il faut savoir entendre, comprendre, éviter que ça ne dégénère. »

Youssef sourit :

— « On est là pour sécuriser, pas pour punir à tout prix. »

Halima ajoute :

— « Et surtout, garder en tête que derrière chaque problème, il y a souvent une histoire. »

La soirée se termine sous un ciel étoilé, avec la promesse que la sécurité à Mayotte n'est pas qu'une question de force, mais aussi de cœur.

Chapitre 10 – Le nouveau départ

Le vent léger qui souffle sur Mamoudzou ce matin-là semble emporter avec lui les tensions accumulées. Depuis quelques mois, l'équipe de Mahora Sécurité a gagné en expérience, en cohésion, mais aussi en reconnaissance auprès des habitants et des autorités.

Amina, en cheffe d'équipe, ressent une fierté profonde en observant ses agents réunis dans la salle de briefing. Halima, Issa, Youssouf, Rachid, Zena et Aadil — chacun a grandi dans son rôle, dépassant parfois ses propres limites.

— « Aujourd'hui, on va parler d'un nouveau projet, annonce Amina en souriant. La mairie veut lancer un programme de prévention dans les quartiers, avec des ateliers de sensibilisation, des rencontres avec les jeunes, et plus de présence sur le terrain. »

Les regards s'illuminent. Après toutes ces missions, cette proposition est une reconnaissance, mais surtout une opportunité d'agir en amont.

— « On va devoir apprendre, s'adapter, sortir un peu de nos routines », poursuit-elle.
— « Mais c'est ça, le vrai métier d'agent de prévention et de sécurité. Ne pas seulement intervenir quand ça dérape, mais prévenir, écouter, accompagner. »

Une discussion s'engage. Zena propose d'organiser des séances dans les collèges pour parler des dangers de la délinquance. Rachid suggère des patrouilles en soirée pour créer du lien avec les familles. Issa insiste sur l'importance d'un travail en réseau avec les associations locales.

Amina note toutes les idées. Elle sait que le défi est immense, mais que leur équipe est prête.

Quelques jours plus tard, lors d'une réunion à la mairie, le maire de Mamoudzou, Monsieur Ali Madi, félicite publiquement l'équipe :

— « Vous êtes devenus un modèle pour Mayotte. Grâce à vous, la sécurité prend un nouveau sens, celui du respect, du dialogue, et de la solidarité. Continuez dans cette voie. »

La cérémonie est sobre, mais pleine d'émotion. Amina serre la main du maire, puis regarde ses agents. Elle sait que ce n'est qu'un début.

Le soir, elle marche le long de la plage de Sakouli. Le bruit des vagues, les étoiles au-dessus de la mer, lui rappellent les raisons profondes de son engagement.

Protéger, servir, et construire une Mayotte plus sûre pour tous.